

AZTECHS

LUCIUS SHEPARD

AZTECHS

Sommaire proposé par
par Jacques Chambon

Traduit de l'américain
par Jean-Daniel Brèque



© Lucius Shepard, 1999, 2001, 2002, 2003.

Pour la traduction française:
© Les Éditions le Béal, 2005

SOMMAIRE

AZTECHS	7
LA PRÉSENCE	109
LE DERNIER TESTAMENT	151
ARIEL	207
LE ROCHER AUX CROCODILES	311
L'ÉTERNITÉ ET APRÈS	377
BIBLIOGRAPHIE	493

AZTECHS

Papa dit toujours qu'il y a trop de monde sur cette planète, mais qu'est-ce qu'il en sait ?... Le vieux con ! Il passe la journée enfermé avec ses joints et son mezcal. Il somnole, il rêve, il dérive. Il ne voit jamais personne, il ne parle jamais à personne, sauf à moi. Enfin, à personne de réel. Il cause avec l'ombre de maman, aussi belle, aussi en forme que lorsqu'elle avait vingt-neuf ans. J'ai bien arrangé la maison, mais il m'interdit de toucher à sa chambre. Sur les murs, il y a du papier d'emballage pour cacher les trous dans le plâtre, et une photo de maman et de lui pour cacher un trou dans le papier – ça fait penser à un timbre sur un colis postal, un colis qui aurait explosé autour de lui et se serait retourné, le timbre échouant à l'intérieur, et lui qui reste là-dedans, expédié dans le néant.

L'autre soir, alors que je suis dans la salle de bains, occupé à inspecter mes cheveux, puis ma veste, voilà qu'il beugle : « Eddie ! » J'entrouvre la porte, je jette un coup d'œil au bout du couloir et je le vois assis à sa table, en train de reluquer la photo. Sur celle-ci, il a tout juste quarante berges, il porte un canotier, un

catogan et un tee-shirt avec écrit dessus le mot RÉVOLUTION et, en dessous, « Dis-moi contre quoi tu luttas, je te dirai qui tu es ». Il a passé un bras autour des épaules de maman, qui lève une main pour se protéger du soleil, et je suis sur la photo moi aussi, car il y a un peu de vent et sa robe d'été est plaquée sur son ventre arrondi, preuve qu'Eddie Poe sera bientôt de ce monde. Ils se trouvent du côté de San Diego, sur le point de passer la frontière pour mener une manifestation contre Sony, l'exploiteur des travailleurs mexicains, mais on dirait à les voir qu'ils vont se trouver un coin tranquille pour baiser sur la plage de Hermosillo.

« Eddie... bordel de merde !

— Ouais, j'arrive ! Minute ! »

Ça fait longtemps que j'ai compris pourquoi papa aimait tellement cette photo. C'est la dernière fois qu'ils ont été heureux, tous les deux. Le soir même, ils ont reçu la visite d'agents du gouvernement qui leur ont montré une vidéo où on voyait quelques-uns des potes à papa se faire trancher la gorge.

« Tu veux aller chez les gras ? a demandé l'un des agents. On te donne la permission. Va donc les rejoindre. Mais si tu remets les pieds aux États-Unis, on te descend. Si tu cherches à lutter contre nous par des moyens légaux, on te descend quand même. Toi la gorge grande ouverte, ça fera du bruit, déjà que t'as du mal à fermer ta gueule. Tous tes copains de Hollywood seront scandalisés. Mais ça ne durera pas. Tu sais pourquoi ? Parce qu'au fond, ta noble cause, tout le monde s'en fout ! »

Papa a contacté tous ceux qui auraient pu l'aider, mais personne ne pouvait garantir notre sécurité et, lorsque d'autres amis à lui se sont fait trancher, il a compris qu'aucune campagne de publicité ne nous

immuniserait contre la rancœur des patrons, prêts à tous pour stabiliser la zone de profit qu'ils s'étaient taillée sur la frontière. Deux ans plus tard, maman était emportée par une épidémie de grippe, et papa, qui a passé les vingt ans suivants à trimer dans la *maquiladora* de Sony, ne tient plus la grande forme aujourd'hui. J'aime à croire que si j'avais été à sa place, avec une jeune épouse et un bébé en route, j'aurais renoncé à mes principes pour les protéger – mais ça n'aurait pas été facile.

« Où tu vas ce soir, Eddie ? » me lance-t-il lorsque j'arrive devant sa chambre. Avant que j'aie le temps de répondre, il ajoute : « Dans les égouts, je parie, pour rejoindre les insectes qui y grouillent. » Il en remet une couche dans le registre méprisant. « Ça me rend malade de te voir gâcher ta vie. Si tu continues comme ça, mon fils, tu n'auras plus d'avenir. »

J'ai vingt-quatre ans et je suis à la tête de ma propre entreprise, une agence de sécurité. Pour un *gringo puro* qui a grandi dans un des barrios les plus durs du Mexique, un immigré clandestin par-dessus le marché, je me suis bien démerdé. Mais papa ne voit pas les choses comme ça : il a placé la barre plus haut pour moi que pour lui, et de loin.

« J'ai pas d'avenir, hein ? je fais en m'avançant vers lui. À qui la faute, à ton avis ? »

Il refuse de me regarder en face, et son visage aussi renfrogné qu'un poing fermé reste obstinément tourné vers la photo de maman et de lui.

« J'aimerais bien avoir le temps de me cultiver l'esprit, le cul planté sur une chaise, je continue. Qui sait de quoi je serais capable ? Je pourrais devenir un prof de fac avec la tête dans le fion, enfoncée si profond qu'il n'a plus qu'à fourrer son nez là où il n'a rien à foutre.